

L'ENNEMI QU'ON N'A PAS VU

PREFACE

Extrait de «Il nemico non visto»

Supplemento al n° 29 di Prospettiva Marxista

Septembre 2009

Parmi les rares personnes qui aujourd'hui essaient de se rattacher au marxisme et à sa tradition historique, il est d'usage de désigner le stalinisme comme l'une des causes de la faiblesse actuelle. Cette contre-révolution qui a conditionné pour des décennies le mouvement ouvrier et ses organisations agit encore sur le long terme. Il y a sans aucun doute du vrai dans cette explication. Pourtant avec une réflexion de plus vaste ampleur historique, cette affirmation pose encore d'importantes questions. L'interprétation qui à juste titre met en lumière la force extraordinaire de la contre-révolution stalinienne nécessite explications et éclaircissements sur des points cruciaux qu'il vaut la peine d'affronter.

Expliquer la faiblesse d'un mouvement révolutionnaire par l'action de la contre-révolution est en soi bien peu. Mettre en cause la répression physique des révolutionnaires, aussi étendue et tragique qu'elle fût, ne suffit pas. Il est inévitable que les contre-révolutionnaires répriment les révolutionnaires. C'est leur métier. Mais cela ne signifie pas que cette fonction qui est la leur puisse par elle-même condamner le mouvement révolutionnaire à un état de prostration sur de nombreuses générations. En fin de compte, la contre-révolution stalinienne, du point de vue des moyens physiques de répression, n'a rien fait d'autre que son travail contre-révolutionnaire. Elle n'a pas été la première contre-révolution dans le capitalisme et ne sera pas la dernière. Expliquer une faiblesse, un état de prostration du mouvement révolutionnaire par l'œuvre de la contre-révolution, c'est donc affirmer une évidence manifeste : à la révolution tendra toujours à répondre la contre-révolution. Manifeste, parce que, à la lumière des expériences historiques antérieures, il n'est pas vrai que la victoire d'une contre-révolution doive nécessairement réduire le mouvement révolutionnaire à presque rien sur un temps très long, comme l'a fait le stalinisme. La Restauration d'après 1815 n'a pas réussi à freiner et à abattre même pour vingt ans le mouvement révolutionnaire bourgeois au-delà duquel se manifestait déjà la politique prolétarienne. La France, centre politique des luttes de classes a été traversée par la révolution de 1830 et le processus révolutionnaire de 1848. La réaction versaillaise, la défaite de la Commune n'ont pas mis à genoux pour des décennies le mouvement socialiste. Donc, par elle-même, la répression stalinienne ne peut être une explication suffisante à un état de faiblesse capable de se prolonger pendant des décennies et de s'emparer de plusieurs générations.

Il serait juste d'objecter que le rapport entre révolution et contre-révolution n'est pas une opposition métaphysique entre deux forces de signes contraires. Ce qui les détermine, ce sont les conditions matérielles, les rapports de force entre les classes, la force ou la faiblesse du système économique et politique en vigueur. Une longue période de stabilité de la classe dominante et de son expression politique peuvent expliquer l'état de faiblesse du mouvement révolutionnaire sans faire intervenir les facteurs spécifiques d'une contre-révolution. Toutefois nous ne pouvons dire que dans la phase où s'est affirmée et consolidée à l'échelle planétaire la contre-révolution stalinienne il n'y ait pas eu de moments de crise économique et politique aiguë, d'instabilité qui en d'autres temps auraient impulsé le mouvement révolutionnaire. Le stalinisme est la forme politique qui en Russie a dû gérer une phase extrêmement difficile, critique, conflictuelle : développement industriel, relance de la prolétarianisation et de l'urbanisation qui par certains côtés dut repartir de zéro après l'effort militaire de la première guerre mondiale et les destructions de la guerre civile. De plus, ce processus d'affirmation et de consolidation du stalinisme coïncide avec la maturation d'une crise internationale qui débouchera sur le deuxième conflit impérialiste mondial. Conflit dont le stalinisme, selon toute vraisemblance, sortira très renforcé.

Il faut reconnaître au stalinisme, comparé aux autres contre-révolutions, un quelque chose qui en a rendu l'action plus efficace et l'influence plus profonde. Qui n'a pas eu une formation politique comme la nôtre, partageant notre milieu politique ne peut que voir une caractéristique du stalinisme qu'on ne retrouve pas dans d'autres grands phénomènes contre-révolutionnaires : l'appropriation de formes, de références et d'organisations qu'ont exprimées le mouvement et la classe révolutionnaires. Ce facteur, outre qu'il fut objectivement en synergie avec les capitalismes déclarés d'Occident, ne doit jamais être oublié et a certainement conféré au stalinisme un surcroît de force contre-révolutionnaire. On a vu se développer avec une tragique fortune une image de soi de la contre-révolution qui a peu d'antécédents dans l'histoire. Certains camarades nous ont justement suggéré de considérer de ce point de vue les formes sociales-démocrates de la contre-révolution allemande du premier après-guerre. Il nous semble toutefois que le stalinisme a expérimenté un phénomène de contre-révolution se présentant et agissant au sein de la classe exploitée sous les formes de la révolution, à une échelle, avec une efficacité et des effets durables sans précédents.

Si nous remontons aux précédentes contre-révolutions, nous avons du mal à trouver des exemples de contre-révolutions se réclamant dans leur action des idéaux et des projets de la révolution. Les partisans de Spartacus n'ont pas été crucifiés au nom de la libération des esclaves. La Restauration et la Sainte Alliance abhorrent le bonnet phrygien et ne replantent certes pas des arbres de la liberté. Il est vrai que la lutte de classe qu'ont exprimée les mouvements hérétiques du christianisme, puis de la Réforme et de la Contre-réforme se réclamaient d'un univers commun de références religieuses. Poussées sociales, revendications de classe se traduisirent en luttes entre des interprétations différentes et contraires du message du Christ et des tâches de son Eglise. Mais si nous nous concentrons sur certains moments cruciaux, nous avons de la peine à reconnaître une contre-révolution qui, tout en se référant à un Dieu unique pour les opprimés et les oppresseurs, exprime une vaste tentative de s'approprier sous forme révolutionnaire les revendications et aspirations émancipatrices des classes exploitées. La défaite des mouvements hérétiques, et elle seule, en sanctionne historiquement la nature hérétique, expression des angoisses et des revendications de classes subalternes. Elle ne se traduit pas dans la représentation trompeuse de l'Eglise victorieuse visant à renverser l'ordre social au nom des couches populaires opprimées et disposées à reconnaître dans leurs luttes, ne fût-ce qu'en termes religieux, la solution aux antagonismes sociaux, comme point de ralliement pour les revendications des classes opprimées contre les classes dominantes. La dimension religieuse à laquelle sont historiquement réduites ces revendications sous forme de contestation ou de dissidence à l'intérieur de la chrétienté, les a condamnées à une existence profondément contradictoire, en limitant drastiquement la portée révolutionnaire: le lien n'a pas été fait entre formation sociale et affirmation consécutive et nécessaire de la version «conventuelle», «temporelle», «romaine» du christianisme. Dans ce cadre de lutte entre différentes interprétations du christianisme, on ne pouvait comprendre que c'était le mode de production et les rapports de classes qui constituaient la pierre de touche entre orthodoxie et hérésie et que, de ce point de vue, le christianisme était «prédisposé» à se développer en tant qu'organisation et idéologie des classes dominantes. En somme, dans le bilan des rapports entre classes, le christianisme devait finir par se concrétiser et se définir plus en termes de doctrine, de représentation et de conception du monde faisant fonction de conserver la division de classe que comme message de libération des classes dominées. Celui-ci ne pouvait être saisi que par la conscience des dynamiques sociales et de leurs interactions avec le phénomène religieux, ce que les conditions historiques ne permettaient pas. En tout cas, l'Eglise ne se développe pas et ne se consolide pas comme force conservatrice et réactionnaire en se présentant comme continuatrice et interprète authentique des revendications de classe et des instances révolutionnaires contenues, filtrées, traduites dans les mouvements hérétiques. Les aspirations, les poussées des classes exploitées en lutte seront au besoin accueillies, absorbées, dévitalisées dans une vision conciliatrice. Pensons, à titre d'exemple, à l'œuvre tourmentée et fort intéressante de refonte dans la figure et l'histoire de

François d'Assise. La représentation du saint aujourd'hui prédominante, aux traits souvent mielleux, n'était pas la seule et unique lecture. La lecture qui l'a emporté, c'est celle que l'Eglise a élaborée et imposée en tant que force victorieuse des classes dominantes. L'image poétique des «Fioretti» où François prêche et bénit les doux petits oiseaux, image consacrée par d'innombrables peintures et monuments, n'était pas l'unique version de l'épisode. Il en existe une autre qui eut, bien entendu moins de succès étant donnée l'issue des luttes qui s'enflammèrent autour de l'interprétation et du témoignage du saint. Un François bien moins placide et bien plus plongé dans un climat de tension sociale, bien plus «engagé», dégoûté par le comportement de chrétiens respectables, ayant de façon polémique adressé sa prédication aux oiseaux rapaces – des corbeaux et des vautours fouillant dans les détrit. Une image forte qui appelle non seulement une attention et une valorisation volontaire de milieux socialement marginaux, mais aussi l'hallucinant scénario de l'Apocalypse où les oiseaux du ciel sont appelés à dévorer la chair des puissants de la Terre, rois et chevaliers.

Pendant des siècles les masses opprimées verront dans l'Eglise et dans son message une source d'énergie pour supporter leurs maux, une exploitation conservatrice des contradictions et des divisions sociales. Non pas un point de référence dans leur lutte émancipatrice, ni un centre auquel se relier dans une aspiration ouvertement classiste et révolutionnaire. L'Eglise de Rome et de Luther rivalisèrent pour délégitimer d'un point de vue doctrinal et théologique la lutte révolutionnaire des masses populaires. Et leur princes, écrasant avec une violence sauvage le soulèvement des paysans en Allemagne, n'avaient aucune prétention à en être le porte-parole.

Nous avons de plus un exemple historique renversant le canevas stalinien. Le coup d'Etat de Napoléon en 1799 abattit les institutions républicaines qui, au prix de luttes et de changements sociaux, étaient nées de la grande révolution bourgeoise. Il s'ensuivit des formes politiques telles que le Consulat et l'Empire, détournant toujours plus les valeurs, les formes et les principes de la révolution bourgeoise et jacobine. Ce sera le retour des titres princiers et royaux, des couronnes et des dynasties. Mais le renforcement de la France napoléonienne déterminera l'expansion et la consolidation en Europe des conditions de vie de la société bourgeoise. Ceci marquera une affirmation, à de nombreux égards irréversible, de valeurs, de conceptions du monde, de principes politiques et juridiques propres à la bourgeoisie. Le contraire exact du stalinisme par rapport à la révolution bolchévique.

Parmi les nombreux exemples de la force contre-révolutionnaire que la duperie stalinienne a pu libérer, il nous semble particulièrement utile de rappeler les difficultés que la Gauche Communiste Italienne elle-même a eues pour déjouer le processus contre-révolutionnaire dans ses formes inédites. Alors que la contre-révolution assène ses coups, se consolide en Russie et s'emploie à étendre son action à l'échelle internationale, le plus grand dirigeant de la Gauche Italienne invite à la prudence face à la reconnaissance du développement du capitalisme en Union soviétique (lettre de Bordiga à Korsch 1926). D'honnêtes et courageux militants de la Gauche protestent contre la direction du parti, émanation désormais de la contre-révolution dirigée depuis Moscou, à cause des mesures organisatives, des irrégularités, des méthodes répressives qui les frappent. Aujourd'hui nous pouvons le voir clairement : on reprochait à la contre-révolution de faire son métier. Les mêmes militants n'auraient jamais adressé semblables demandes et protestations aux dirigeants de la contre-révolution sous forme fasciste. Ils n'auraient jamais reproché à la contre-révolution comprise et identifiée de réprimer les révolutionnaires. Mais la contre-révolution dans ses formes «classiques», ouvertement anticomunistes, nationalistes, cléricales pouvait être comprise, non la contre-révolution stalinienne. Le fait que ces difficultés n'aient pas épargné un milieu politique profondément marxiste, dont nous-mêmes relevons, qui s'est révélé parmi les milieux les plus avertis sur le problème du contenu de classe réel de l'URSS, témoigne de la gravité et de la force du phénomène trompeur de la contre-révolution stalinienne. Mais pourquoi le stalinisme n'est-il pas compris? Parce qu'il s'est approprié les noms, les symboles et les organismes de la révolution, pourrait-on répondre. Parce que la contre-révolution a réussi à s'exprimer dans une continuité organisationnelle avec la révolution. Mais même cette réponse n'est pas exhaustive,

elle implique d'autres questions et demande d'autres réponses. Pourquoi le stalinisme a-t-il pu faire cela?

Tout pas en avant dans l'effort de compréhension du caractère spécifique de la contre-révolution stalinienne est destiné à susciter de nouvelles interrogations, à ouvrir d'ultérieures questions. Qu'est-ce qui a rendu possible cette duperie, à une échelle aussi vaste, avec des effets aussi profonds et durables ? Nous pouvons tranquillement écarter les explications qui en dernière analyse finissent par ramener cet immense et dramatique processus historique à un ballet d'individus, les uns mauvais et chanceux, les autres bons et malchanceux. Expliquer la victoire du Mal et de la Duperie par la victoire des trompeurs n'ajoute rien. A moins qu'on ne veuille approfondir la question de la bonne ou de la mauvaise foi des trompeurs. D'honnêtes communistes un peu bêtas roulés par de faux communistes rusés. Ce chemin ne nous intéresse pas.

Même l'explication, peut-être plus sérieuse, qui rappelle le rôle des bourgeoisies occidentales soutenant la duperie du faux socialisme russe, ne nous est d'aucun secours. Ce rôle est attesté, nous l'avons dit, mais ce fut un soutien à un processus déjà engagé et bien affirmé. L'intérêt du capitalisme à certifier la nature communiste de l'URSS fut une action appuyant des forces victorieuses dans le cadre du capitalisme russe. La victoire du stalinisme sur les forces révolutionnaires fut indubitablement rendue possible par un contexte international, mais il ne fut pas une opération gérée et manœuvrée par des forces bourgeoises extérieures à la Russie, ni le résultat d'une ingérence directe dans le parti bolchévique et l'Etat qui avait été prolétarien. Cette explication, outre qu'elle ne correspond pas à la réalité, serait une autoabsolution trop facile.

Le stalinisme, la forme spécifique de la contre-révolution stalinienne l'emporte, à notre avis, en vertu d'une condition politique qui s'est imposée au parti prolétarien arrivé à la direction de l'Etat. Elle trouve les voies et le terrain d'une problématique politique au sommet du parti révolutionnaire arrivé au pouvoir. L'équivoque est à portée de main : nous n'expliquons pas dans ces termes la victoire de la contre-révolution dont l'énergie motrice était dans les rapports sociaux à l'échelle internationale. Nous affrontons la forme spécifique de la contre-révolution, ce quelque chose de dévastateur qui n'était pas fatalement inscrit dans la suite révolution/contre-révolution, à partir de forces de classe objectivement définies au niveau international. Nous cherchons à déjouer une condition sociale et politique ou mieux la lecture qu'en a faite le parti révolutionnaire au pouvoir de façon à cerner les conditions qui ont rendu possible la duperie stalinienne, l'émergence de forces sociales capables de prendre la forme du stalinisme. Nous sommes confrontés au défi de toute une époque pour une génération de révolutionnaires aux prises avec des tâches sans précédents, totalement inédites dans l'histoire. Nous sommes face à un extraordinaire laboratoire politique de l'expérience marxiste. Dans les figures de Lénine et de Staline que nous pouvons, par commodité d'exposition, dégager et opposer, nous ne voyons pas des personnalités titanesques capables de faire et de défaire la toile des grands événements historiques. Nous relevons les expressions majeures de forces historiques : prolétarienne et révolutionnaire chez l'un, capitaliste et contre-révolutionnaire chez l'autre. Cependant, si la victoire de la contre-révolution bourgeoise s'inscrit dans des conditions objectives, la victoire de son expression politique spécifique fait intervenir des facteurs qui ne sont plus aussi directement réduisibles à un nombre de causes aussi strictement objectives et identifiables de façon déterministe. La lutte de la bourgeoisie contre le pouvoir politique du prolétariat, où la bourgeoisie est objectivement en état de supériorité, destinée à vaincre du fait des conditions profondes de la société capitaliste, n'était pas fatalement vouée à s'accomplir à l'intérieur du parti prolétarien, à trouver chez certains de ses plus grands dirigeants, sa plus forte expression politique, ni à être menée dans le cadre et les formes de ce qui avait été le processus révolutionnaire. Somme toute, il n'était pas dit que la contre-révolution adviendrait dans les formes staliniennes, qu'elle trouverait dans le stalinisme par delà, répétons-le, la conscience de ses représentants, la forme même de sa réalisation. En fait, Lénine conçut surtout une forme contre-révolutionnaire, un danger contre-révolutionnaire comme facteur «externe», sous les formes

classiques d'une contre-révolution bourgeoise ouverte et déclarée. Ce n'est que par moments, dans la phase ultime de sa réflexion qu'apparaissent des signes très importants d'une perception différente. Il faut réfléchir sur le fait que la victoire de la contre-révolution bourgeoise en Russie ne fut pas manifestement la victoire d'une bourgeoisie générique et indistincte, mais d'un bloc s'articulant sur des composantes bien déterminées. Ce fut donc un cas spécifique dans l'histoire de la bourgeoisie qui lui a fait trouver les conditions et l'espace pour une action et un enracinement dans le parti révolutionnaire, lui permettant de poursuivre ses propres intérêts en continuité avec les formes et les organisations de la révolution prolétarienne. Chercher à comprendre comment les cadres révolutionnaires ont repéré, affronté et jugé cette force bourgeoise et ses relations avec les autres composantes sociales, c'est aller au fond de la question: comment le parti et le pouvoir du prolétariat se sont comportés vis-à-vis d'elle, quelles mesures ils ont su prendre et quelles ils n'ont pas prises, quel terrain ils ont laissé à cette force dans les rangs et les centres de décision du parti et de l'Etat.

Aussi, lorsque nous suivrons Lénine, Trotski, Zinoviev, Kaménev et Boukharine dans leurs jugements sur la situation sociale et politique, nous ne le ferons pas pour tenter un procès ridicule aux grandes figures de la révolution bolchévique avec leurs ombres et leurs lumières, mais pour comprendre comment les plus grands représentants d'une génération de marxistes ont eu à se mesurer avec ce qui, en fin de compte, est le problème de l'action des déterminants de la structure sociale sur l'Etat et les organisations politiques. Penser que ce problème soit soluble par le seul recours à des énoncés généraux, sans un effort de traduction dans la réalité spécifique de l'histoire, est puéril et illusoire. Cette génération de révolutionnaires, fruit d'une formation historique riche et absorbante, a dû affronter cette tâche à la hauteur d'une situation sans précédents par son importance et ses difficultés. Du haut du premier Etat conquis par le prolétariat à l'époque impérialiste, chercher à comprendre de la façon la plus complète possible les dynamiques sociales déterminant le caractère de classe de cet Etat, cela devenait comprendre les menaces qui, depuis la société encore divisée en classes, visaient le maintien du contrôle sur l'Etat et le parti. Une compréhension incomplète négligerait cette menace mal perçue et lui offrirait des marges d'action. Cela signifierait accepter un énorme défi sans avoir décelé de manière adéquate les possibilités et les risques de ce défi, les forces de l'adversaire et donc les solutions possibles à ce défi. C'est ce qui arriva.

Ce fut un drame. Dramatique fut le prix payé par d'entières générations de prolétaires. Mais que l'école marxiste demeure clouée à ce drame n'est pas un jugement sans appel de l'histoire. Au travers de cette génération de révolutionnaires arrivée au pouvoir et broyée par une contre-révolution s'appuyant sur des forces sociales mal comprises, c'est la science prolétarienne, le prolétariat entendu comme continuité d'une conscience de classe révolutionnaire qui s'est mesuré à une grande tâche.

Etudier, comprendre cette expérience, c'est se projeter pour recueillir les fruits, les enseignements obtenus au prix du sang par les meilleurs d'une génération marxiste. En comprendre les erreurs, leurs graves effets et les raisons de ces erreurs (donc la grandeur de celles-ci), cela signifie renforcer le marxisme par la compréhension d'une de ses grandes expériences historiques.

Le drame peut devenir une force!